

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ BOTANIQUE
DE LYON

COMPTES RENDUS DES SÉANCES

SECONDE SÉRIE

II

1884



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
AU PALAIS-DES-ARTS, PLACE DES TERREAUX

GEORG, Libraire, rue de la République, 65.

1884

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 22 JUILLET 1884.

PRÉSIDENCE DE M. SARGNON.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL fait un résumé des principaux articles contenus dans les ouvrages adressés à la Société et lit ensuite une lettre par laquelle M^{me} Koch, veuve d'un de nos plus regrettés collègues, offre à la Société l'herbier de son mari. Ce don est accepté avec reconnaissance.

COMMUNICATIONS.

M. VIVIAND-MOREL fait un compte-rendu de l'excursion de la Société à la Grande-Chartreuse, les 13 et 14 juillet. Grâce au zèle et au dévouement de notre collègue, M. Richard, de Grenoble, l'herborisation a eu un plein succès et a laissé le meilleur souvenir chez tous ceux de nos Sociétaires qui y ont pris part. M. Francisque Morel présentera un rapport détaillé de cette intéressante excursion.

M. VEUILLIOT donne quelques renseignements sur les principales espèces de Champignons récoltés par lui, d'abord entre le col de Portes et le sommet du Charmant-Som, le 13 juillet 1884, puis, le 14 juillet, entre le couvent des Chartreux et Bovinant. Voici la liste de ces espèces :

Du col de Portes au Charmant-Som :

Clitocybe alpina Sp. nova (20), dans l'herbe touffue du sommet du Charmant-Som, de 1750^m à 1850^m. Cette espèce a quelque ressemblance avec le *C. dealbata* ; elle est entièrement blanche ; le chapeau de 3 à 5 centimètres est sec, luisant, mamelonné-convexe, les lames serrées, subdécurrentes et atténuées ; le pied, de 3 à 6 centimètres, est plein, courbé et renflé à la base ; l'odeur est nulle, la saveur douce ; les spores subelliptiques ou ovales, uni ou bisporulées, de 6 millim. sur 4. M. Vuelliot l'avait déjà récolté l'année précédente au Grand-Som.

Collybia platyphylla (3), au pied des Sapins, 1350^m.

Pholiota mutabilis (15), sur racines dénudées de Sapins, 1280^m.

Boletus luridus (1), sous les Sapins, 1300^m.

Fomes pinicola, *Boletus marginatus* Pers. (10), sur souches de Sapins abattus, 1330^m.

Geaster striatus (15), sous les Sapins, 1500^m.

Lycogala epidendrum (40), sur bois pourri de Sapin, 1350^m.

Du couvent des Chartreux à Bovinant :

Pholiota mutabilis (10), sur troncs vivants et morts de Sapin, 1450^m.

Fomes applanatus (16), sur troncs vivants et morts de Sapin, 1100^m à 1470^m.

Fomes pinicola (1), sur Sapin abattu, 1330^m.

Mycena (1), indéterminé.

Lycogala epidendrum (12), Sapin pourri, 1400^m.

Ecidium ranunculacearum (10), sur les deux faces des feuilles d'*Aconitum lycoctonum*, 1470^m.

Peziza cerea (40), sous les Hêtres, dans l'humus et la Mousse. Elle ne ressemble point au *P. cerea* de Bulliard et se rapproche plutôt de l'espèce décrite sous le même nom dans le *Systema mycologicum* de Fries.

Le 12 juillet, M. Vuelliot est allé à Monestier-de-Clermont, sur la ligne de Grenoble à Gap, et y a cueilli dans un bois de Sapins, entre 940^m et 1030^m :

Russula integra (1), sur la terre et dans la Mousse.

Stereum hirsutum (3) sur souche d'épine.

Corticium (1), indéterminé.

La pauvreté de cette récolte de 14 espèces s'explique suffisamment par la sécheresse de la saison. On remarquera que la seule espèce comestible est le *Russula integra*. Trois autres sont, il est vrai, de consistance charnue, mais leurs qualités alimentaires n'ont pas été expérimentées. Le *Boletus luridus* est vénéneux.

M^{me} PICHAT montre un pied de Valériane officinale dont la tige offre une fasciation considérablement développée, puis des échantillons d'*Iberis amara* à fleurs agglomérées et enfin plusieurs hampes de *Tulipa Gesneriana* pluriflores.

M. Francisque MOREL fait le récit d'une herborisation à la Roche d'Ajoux en Beaujolais. Parmi les espèces apportées par lui on remarque surtout : *Sedum aureum*, *Rhynchospora alba*, *Spiranthes aestivalis*, *Viola palustris*, divers *Sphagnum* et la gracieuse *Campanula hederacea*.

M. Fr. MOREL donne ensuite lecture de la notice suivante :

COMPTE-RENDU D'UNE EXCURSION BOTANIQUE AU CHARMANT-SOM, par Francisque MOREL. — Dans la séance du 8 juillet 1884, il avait été décidé que la grande herborisation de la Société aurait lieu cette année sur les pentes et les hauteurs du Charmant-Som, moins souvent visitées par les botanistes que les autres sommités du massif de la Grande-Chartreuse, et surtout que le pic de Chamechaude et le Grand-Som. On devait ensuite redescendre au couvent par Valombrey et employer la journée suivante à l'ascension classique du Grand-Som.

Conformément au programme arrêté à l'avance, nous partons en voiture de Grenoble, le 13 juillet 1884, à quatre heures et demie du matin, pour aller au col de Portes. A cette heure matinale, la vallée du Graisivaudan est encore plongée dans l'ombre ; mais déjà les hautes murailles rocheuses qui la bordent à l'ouest nous montrent leurs hardies silhouettes ; tandis que, de l'autre côté de l'Isère, la chaîne de Belledonne et des Sept-Laux étale à nos regards ses pics gigantesques et ses vives arêtes plaquées de taches neigeuses. Peu à peu le fond de la vallée nous apparaît plus distinctement à mesure que nous nous élevons sur la route dont les longs circuits rampent sur les flancs du Saint-Eynard, couronné de bastions construits par le génie militaire jusqu'à l'altitude de 1359 mètres.

Pendant quelque temps, nous longeons les propriétés, moitié de produit, moitié d'agrément, qui occupent sur les coteaux de la Tronche, de Montfleury et de Corenc les plus ravissantes situations que l'on puisse choisir, en face du panorama le plus grandiose qui soit peut être en France.

Au milieu de ces jardins d'une végétation luxuriante, nous avons noté quelques essences dont la présence dans cette localité indique que la température moyenne y est plus élevée que le climat de la plaine. Le Figuier, l'Arbousier, le Laurier-Tin (*Viburnum tinus*), le Grenadier, le Laurier d'Apollon, qui ne

peuvent vivre d'ordinaire dans nos contrées quelques années de suite sans l'abri d'un mur, prospèrent ici en plein jardin, et certains exemplaires ont acquis un développement considérable.

Il y a quelques années, à Meylan, le même fait m'avait frappé et j'en avais exprimé ma surprise à mon hôte, M. de Mortillet, l'un des horticulteurs les plus distingués de France : « C'est que nous sommes ici en espalier », me répondit-il. Cette expression, qui pourrait passer pour une hyperbole, doit s'entendre à la lettre. Le Saint-Eynard est bien une muraille géante, un écran singulièrement efficace pour tous les villages qui se pressent à ses pieds, à l'abri des mauvais vents du nord et de l'ouest.

La Flore spontanée des environs de Grenoble doit à ces influences locales un certain nombre d'espèces thermophiles qui sont installées çà et là dans les recoins les plus chauds et aux expositions les mieux abritées.

Telles sont, par exemple :

Osyris alba.	Rhamnus alaternus.
Rhus cotinus.	Coronilla scorpioides.
Cytisus sessilifolius.	Pistacia terebinthus.
Acer monspessulanum.	Hyssopus officinalis.
Juniperus phœnicea var. lycia.	

et d'autres que j'oublie sans doute.

Sur la terrasse d'un jardin, au bord de la route, un magnifique arbrisseau, couvert de longs épis blancs, nous arrache un cri d'admiration. Plusieurs d'entre nous ont de suite reconnu le *Pavia macrostachya* de l'Amérique du Nord; il donne des marrons comestibles comme la châtaigne, mais il fructifie rarement.

Les maisons cessent peu à peu et les plantes commencent à se montrer. Sur les talus herbeux du chemin, nous remarquons :

Catanance caerulea.	Ononis natrix.
Lactuca perennis.	Lathyrus latifolius.
Lonicera etrusca.	Laserpitium siler.
Buphthalmum grandiflorum.	Tetragonolobus siliquosus.
Campanula medium.	

Dans les éboulis rocailleux se montrent : *Teucrium montanum*, *Hieracium staticifolium*, *Hippophae rhamnoides*, *Centranthus angustifolius*, et un joli arbuscule, particulier aux collines du Dauphiné et des Basses-Alpes, et que l'on trouve quelquefois cultivé dans les jardins, l'*Ononis fruticosa* aux fleurs roses très élégantes.

Après s'être avancée assez loin le long des escarpements de la montagne, au-dessous de la curieuse corniche qui court entre deux séries de rochers à pic superposés et qui est connue sous le nom de Galerie du Saint-Eynard, la route se replie brusquement sur elle-même, et, toujours montant, se développe sur les pentes qui regardent Grenoble avant de s'enfoncer dans la trouée que laissent entre eux le Saint-Eynard et le mont Rachais à une grande hauteur au-dessus de la vallée.

De ce point, Grenoble et les campagnes qui l'entourent, l'Isère qui serpente dans la plaine et le Drac qui lui apporte le tribut de ses eaux grossies par la Romanche, les villages, les champs, les routes apparaissent avec des proportions lilliputiennes; on dirait d'un paysage vu par le petit bout d'une lorgnette.

Nous contemplons un instant cet admirable tableau qui a pour cadre des chaînes majestueuses de deux à trois mille mètres d'élévation, et après avoir été rejoints par quelques-uns de nos amis qui avaient gravi à pied les *Combettes de Chante-merle*, nous disparaissions dans un repli boisé de la montagne.

Jusqu'au col de Portes, nous n'avons plus de récoltes botaniques à faire. La voiture nous mène cahin-caha suivant la profondeur des ornières du chemin. La Vence gronde sans repos contre les rochers qui embarrassent son lit. Deux ou trois fois les montagnes s'entr'ouvrant comme des coulisses de théâtre, laissent descendre la vue sur la vallée qui renferme le hameau de Vence, puis sur Quaix, Proveyzieux, le Casque de Neyron, le Moucherotte et le massif du Villard de Lans, inondé de lumière et de soleil.

Nous passons, sans nous y arrêter, le village du Sappey que nous laissons à droite de la route, à l'extrémité d'un plateau de prairies, au pied du pic de Chamechaude, point culminant de tout le massif de la Chartreuse (2087^m), et nous nous engageons sous les vastes et plantureuses forêts de Sapins qui, descendues des flancs de Charmant-Som et de Chamechaude, remplissent la vallée dans toute sa largeur.

Bientôt, cessant de monter, nous arrivons au point culminant du passage à 1352 mètres, où nous devons déjeuner : nous mettons pied à terre et les provisions sont aussitôt déballées. Par les soins de M. Richard, de Grenoble, elles sont variées, abondantes et de premier choix, et une énergique mastication vient au bout de peu d'instant offrir à notre collègue le témoignage

aussi unanime que spontané de l'estime dans laquelle nous tenons ses comestibles.

Nous en étions là, consciencieusement absorbés par ces soins vulgaires, ressentant déjà le premier sentiment de béatitude qui accompagne une bonne digestion, l'esprit sans crainte et la conscience sans reproche, lorsque un cri d'alarme nous tire brusquement de notre trompeuse sécurité, et, en même temps, apparaît dans l'épaisseur du bois une forme menaçante et hirsute.

Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.

Mais aussitôt notre vaillant Nisius saisit son alpenstock, pousse au monstre et d'un mot nous rassure : « Messieurs, c'est Blanc. »

C'était bien, en effet, notre ami le docteur Blanc qui surgissait ainsi des noires profondeurs de la forêt, sous cet aspect terrifiant qui avait failli nous le faire prendre pour quelque habitant non encore classé de cette région sauvage. N'ayant pu arriver la veille au soir comme nous, il avait passé la nuit en chemin de fer, et aussitôt rendu à Grenoble, il s'était lancé à notre poursuite. Il venait de nous atteindre et en paraissait tout surpris, nous supposant déjà beaucoup plus haut en raison de l'avance que nous avions sur lui.

Nous nous empressâmes de lui offrir le reste de nos provisions : quelques poulets, plusieurs gigots, trois pâtés, deux boîtes de sardines et vingt-cinq centimètres de saucisson cru.

Au col de Portes, il fallut nous séparer d'une partie de nos compagnons, ou plutôt de nos compagnes, qui préférèrent gagner la Chartreuse en voitures. Après de mutuelles recommandations, nos voyageuses continuèrent sur la route et nous prîmes à travers la forêt.

C'est à partir de ce moment que commence vraiment l'excursion, non pas que le paysage ait pris tout à coup un caractère nouveau, ni que la Flore soit encore très riche ; la Cacalie glabre des Alpes en forme le fonds en compagnie de quelques Piroles, du Géranium des forêts, du Raisin d'ours et de l'Airelledu mont Ida ; mais si le décor n'a pas changé, la scène s'est singulièrement animée. Ce sont les rires sonores, les joyeux appels dans les bois, les groupes formés et dispersés suivant les caprices du sentier, les séparations inattendues, les rencontres inopinées, les aventureux qui se perdent, les égarés qui se retrouvent ; enfin tous les mille incidents d'un voyage en montagne, et

par-dessus tout, un irrésistible entraînement de gaieté, une provision de bonne humeur que chacun de nous porte en soi certainement, mais qui a besoin pour se développer ainsi d'une sorte de milieu sympathique. Tels sont les charmes de ces grandes excursions annuelles qu'a fondées notre Société. Que ceux qui ont un chagrin à distraire, une misère à oublier, prennent le bâton du montagnard et viennent se mêler à nos groupes insouciantes, ils reviendront certainement moins tristes et moins sombres. Pour moi, je le dis hautement, j'ai toujours conservé de celles de ces réunions où j'ai pu me trouver le plus vif et le plus durable souvenir.

Sur la lisière de la forêt, au bord d'une immense prairie dont le pourtour accidenté est frangé de Sapins, nous nous arrêtons devant un site grandiose. Notre collègue-artiste, M. Chanay, en a fait une belle photographie, ce qui me dispense de vous le décrire.

En sortant de la prairie, sur des talus herbeux, nous récoltons de jolis pieds de *Pinguicula vulgaris* mêlés au *Spergula saginoides*, espèce qui échappe souvent aux recherches des botanistes, grâce à sa petite taille et à sa ressemblance avec d'autres Sagines communes.

Un peu plus haut, autour d'une fontaine, se trouve une abondante colonie de *Blechnum boreale*, en échantillons superbes ; le fait est à noter, car cette Fougère, qui n'est pas calcicole, se rencontre assez rarement dans le massif de la Chartreuse et le plus souvent par pieds isolés.

A mesure que nous montons, la Flore prend un caractère plus exclusivement montagnard. Les clairières entre les groupes de Sapins sont peuplées de beaux pieds de *Calamintha grandiflora* mêlés plus haut de *C. alpina* ; puis ce sont :

Geranium phæum.	Saxifraga rotundifolia.
Phyteuma orbiculare.	Carduus defloratus.
Ranunculus montanus.	Cerastium arvense.
— lanuginosus.	Polygonatum verticillatum.
Bellidiastrum Michellii.	Vaccinium uliginosum.
Milium effusum.	Aspidium lonchitis.
Elymus europæus.	Erinus alpinus.
Prenanthes purpurea.	

L'*Anthyllis vulneraria* se trouve ici constamment à fleurs blanches, et l'*Erinus alpinus* à fleurs roses et à fleurs blanches.

Nous continuons pendant au moins deux heures à grimper

parmi les bois et les rochers sur la face ensoleillée de la montagne, un peu suants, un peu soufflants et surtout très altérés, mais soutenus par la perspective des chalets et de la belle source qu'on nous avait promise au sommet.

Enfin, le bois a cessé ; quelques Sorbiers contournés, quelques Sapins rabougris s'obstinent seuls à une lutte impossible contre l'orage et les frimas, la montée s'adoucit, une bouffée d'air frais nous frappe au visage, nous sommes sur le plateau des prairies du Charmant-Som, et touchons à la Terre Promise.

Au fond d'un entonnoir de pâturages grillés et broutés, ils nous apparaissent enfin ces chalets sauveurs, mais dans quel état, grands dieux ! Tout alentour règne un cloaque visqueux où bœufs, vaches, porcs, chiens, chèvres, bergers et moutons prennent leurs ébats dans une promiscuité champêtre mais peu ragoûtante, et pour comble d'infortune, l'eau n'y apparaît que dans une étroite alliance avec la fange dans laquelle nous patageons.

O chalets de Mürren épars sur les vertes pentes, en face des neiges de la Jungfrau, chalets de Tschingel, de Steinberg et du Sægisthal, groupés au sommet des hautes terrasses verdoyantes de l'Oberland, assis aux pieds des blanches cascades, sur les bords des lacs alpestres, où sont vos sources si pures, et votre lait si savoureux, et votre avenante propreté ? Où êtes-vous vieilles huttes de la Bæregg et du Zæzenberg, humbles refuges perdus dans les solitudes du glacier de Grindelwald et pourtant si secourables aux touristes, modeste auberge de la Schöneegg où la fille du vieux Feuz, la gentille Suzanne, nous versait dans des chopes cannelées la bière d'Interlaken moins blonde que ses tresses d'or ; et vous surtout, honnêtes chalets des vieux cantons héroïques, Uri, Schwyz, Unterwald, dont nous goûtâmes si souvent, loin des hôtels opulents et de leur clientèle banale, la simple hospitalité.

On nous allègue que la sécheresse, la pénurie des neiges. . . Enfin, une fontaine est signalée. Une fontaine ! C'est un trou, un simple trou dissimulé sous une voûte de gazon. Il faut introduire, par une étroite ouverture, le bras armé d'un récipient, l'étendre à tâtons de toute sa longueur et tirer à soi ; on a, paraît-il, des chances de ramener de l'eau. Le premier qui se livre à cet exercice voit, à la surprise et à la satisfaction générales, ses efforts couronnés de succès. Malheureusement, on

n'apporte pas toutes les précautions désirables à l'extraction du précieux liquide et, quand arrive mon tour, il tient en suspension un mélange de tant de choses que je cède ma place au suivant. Dans le chalet on boit du lait; je m'y précipite : une douzaine de grands gaillards, les bras nus, rouges et velus, ramassent à même, dans de larges baquets, la crème qui s'est prise en couches épaisses à la surface et remplissent de profondes barattes. Le lait et la crème coulent de toutes parts sur les mains, sur les tables, sur les planchers; cependant, comme le lait ne désaltère pas, je reprends en courant le chemin de la source. Cette fois, un verre d'eau limpide, dans laquelle une main amie laisse tomber quelques gouttes d'essence de café, me fournit enfin un breuvage délicieux.

Notre soif apaisée, les provisions mises en ordre pour le dîner, nous nous hâtons d'abandonner les chalets autour desquels ne croissent que le Rumex des Alpes, l'Ortie dioïque et l'Anserine du Bon Henri que l'on retrouve presque partout où il y a des chalets, jusque sur les Alpes les plus élevées.

Nous remontons au nord-ouest les pentes gazonnées de notre entonnoir jusqu'aux précipices qui coupent la montagne. Là, dans des bandes de gazon inclinées sur l'abîme, parmi les rochers qui affleurent le sol, nous récoltons une foule de bonnes plantes qui ont échappé à la dent des bestiaux : le Rosage qui forme de jolis buissons couverts de bouquets roses; le *Polygala calcareum*, une des plus jolies plantes des Alpes avec ses fleurs d'un bleu vif; le *Potentilla nitida*, espèce presque spéciale au massif de la Chartreuse. Villars fait remarquer que cette plante, qui ne présente que 3 folioles au Grand-Som, en a constamment 5 à Charmant-Som, quoiqu'elle ne soit, d'ailleurs, ni plus grande, ni différente. Puis *Alchemilla alpina*, qui fait le fond de certaines prairies; *Globularia cordifolia*, abondant de ce côté depuis les pentes inférieures du Saint-Eynard jusqu'aux sommets les plus élevés; *Arenaria ciliata*, extrêmement répandu sur toute la montagne; puis encore :

Hypericum nummularium.
Poa alpina.
Phleum alpinum.
Pedicularis gyroflexa.
Plantaginella alpina.
Pulsatilla alpina.
Epilobium anagallidifolium.

Festuca pumila.
Plantago montana.
Leontodon pyrenaicus.
Nardus stricta.
Nigritella angustifolia.
Juniperus alpina.
Veronica alpina.

<i>Viola biflora.</i>	<i>Globularia nudicaulis.</i>
— <i>calcarata.</i>	<i>Hieracium villosum.</i>
<i>Silene acaulis.</i>	<i>Homogyne alpina.</i>
— <i>quadrifida.</i>	<i>Orchis viridis.</i>
<i>Sorbus chamæespilus.</i>	<i>Draba azoides.</i>
<i>Crocus vernus.</i>	<i>Aconitum anthora.</i>
<i>Dryas octopetala.</i>	<i>Bartsia alpina.</i>
<i>Potentilla aurea.</i>	<i>Myosotis alpestris.</i>

En mélange avec cette flore si caractéristique des régions alpestres, nous remarquons, sans étonnement, car nous avons maintes fois constaté le même fait sur d'autres montagnes, la présence d'un certain nombre de plantes vulgaires des plaines qui remontent jusqu'à ces hauteurs sans changer de physionomie. Il pourrait être intéressant d'observer et de signaler exactement quelles sont les plantes qui s'élèvent ainsi le plus fréquemment, quelle hauteur maximum elles peuvent atteindre, quelles modifications elles subissent dans ce changement de milieu, et s'il existe quelque rapport entre l'étendue de leur aire de dispersion horizontale et les limites de cette expansion verticale.

Nous avons noté seulement quelques-unes de ces espèces qui ont le plus fortement attiré notre attention, sur le plateau du Charmant-Som, à 1500-1600 mètres d'altitude : *Lamium maculatum*, *Hypericum perforatum*, *Brunella vulgaris*, *Thymus serpyllum*, etc.

Comme nous le disions précédemment, aucune modification organique ne paraissait résulter des nouvelles conditions d'existence que ces plantes rencontraient à plus de 1000 mètres au-dessus de la zone où nous les trouvons habituellement. On remarque seulement une teinte un peu plus vive des parties colorées, fleurs ou tige, et, naturellement, le retard que le climat apporte dans l'époque de leur floraison.

Ces récoltes faites, nous descendons rejoindre nos vivres de réserve auprès de la source qui doit en faciliter la déglutition. Chacun s'installe le moins mal qu'il peut, accroupi, couché, car de s'asseoir il n'y faut pas penser.

Il nous restait à explorer l'extrémité nord de la montagne où se trouve le point culminant. Nous nous y acheminons en notant sur notre passage la présence d'une grande partie des espèces déjà signalées et auxquelles viennent s'ajouter, à me-

sûre que nous gagnons les régions supérieures, de nouvelles découvertes dont quelques-unes assez intéressantes :

Orchis sambucinus.	Crepis blattarioides.
— globosus.	Homogyne alpina.
— albidus.	Salix repens.
— niger.	— retusa.
Aconitum lycoctonum.	Plantago montana.
Carex sempervirens.	Saxifraga muscosa.
Rhodiola rosea.	— aizoon.
Botrychium lunaria.	Antennaria dioica.
Vaccinium uliginosum.	Arenaria ciliata.
Primula auriculata.	Silene quadrifida.
Soldanella alpina.	Aster alpinus.
Hieracium cymosum.	Bellidiastrum Michellii.
Gentiana angustifolia.	Carex pallescens.
— verna.	Senecio doronicum.
Campanula thyrsoidea.	Hutchinsia alpina.

et une forme de *Sempervivum tectorum* dont les feuilles sont lavées à l'extrémité de rouge brun.

Puis, tout à fait au sommet, entre des lames de rochers dressées et séparées par de profondes fissures remplies de la plus luxuriante végétation, croissent les plantes suivantes :

Allium victoriale.	Erigeron alpinus.
Orobanchus luteus.	Pedicularis gyroflexa.
Phalangium liliastrum.	Silene acaulis.
Polystichum rigidum.	Sorbus chamaemespilus.
Alter alpinus.	Soyera montana, etc.

et beaucoup d'autres espèces déjà rencontrées, mais que nous retrouvons ici plus belles et mieux fleuries.

Tyndall a dit, avec raison, que sans un travail honnête il n'y a pas de jouissance profonde. C'est, sans doute, parce que nous avons honnêtement travaillé depuis ce matin, en notre double titre de grimpeurs et de botanistes, que nous jouissons si complètement de l'heure présente, assis sur les roches bizarrement sculptées qui forment la crête du Charmant-Som, entouré des productions délicates d'une Flore choisie, et admirant le merveilleux panorama que le monde des Alpes déroule majestueusement à nos yeux. A nos pieds, devant nous, s'étend le vaste massif boisé que limitent, au nord et au sud, les gorges célèbres des deux Guiers, la plaine de Saint-Laurent-du-Pont et des Échelles à l'ouest, et les rochers du Grand-Som à l'est. Les sommets élevés et les profondes vallées que renferme

ce vaste cirque semblent, des hauteurs où nous sommes, se réduire à de simples plis du sol, les prairies se découpent irrégulièrement dans les masses noires des Sapins, avec leurs groupes de chalets et leurs chemins sinueux, qui apparaissent ou se cachent tour à tour suivant la nature des terrains qu'ils traversent. Nous reconnaissons ainsi la Chartreusette, la Vacherie de la Ruchère, etc. ; et enfin, au-dessous des escarpements du Grand-Som, au fond de la gorge la plus sauvage, au milieu d'épaisses forêts, le vaste quadrilatère de la Grande-Chartreuse.

Ce tableau, que ferment dans le lointain les montagnes de la Savoie, vaut, à lui seul, l'ascension du Charmant-Som, bien mieux situé que le Grand-Som pour en embrasser l'harmonieux ensemble. C'est plus qu'un vaste panorama, c'est un paysage empreint d'une grande majesté et que remplit un charme particulier de solitude et de recueillement.

À l'ouest, un sommet perce de son échine pelée le manteau d'épaisses forêts qui descend le long de ses flancs. C'est la Grande-Sûre ; sa crête allongée, haute de 1924 mètres, masque une partie des plaines du Dauphiné. Au sud, la *Pinéa* ou *Grande-Guilletière*, 1779^m, se dresse à une heure et demie de marche des pâturages de Charmant-Som ; sa pyramide aiguë présente à l'ouest une face abrupte dont le sommet semble surplomber la base. Au-delà, le Casque de Néron, le Mouche-rotte et le massif de Saint-Nizier, le Mont-Aiguille et les montagnes du Vercors et de Trièves se pressent dans un enchevêtrement pittoresque et désordonné. Tout au fond, dans la direction des lacs de Laffrey dont on voit briller la surface, l'Obiou, aux arêtes neigeuses, arrête la vue.

Plus à l'est, c'est Taillefer et Chanrousse de chaque côté de la Romanche ; et, bien en face de nous, les chaînes de Belledonne et des Sept-Laux dont les glaciers nous apparaissent à une proximité trompeuse.

Les trois pics de Belledonne se détachent très bien l'un de l'autre, leur base plonge dans des vallons pleins de neige et il me semble pouvoir suivre sur leurs pentes immaculées la ligne de descente que je pris bien involontairement, et non sans avaries, certain jour de juillet 1881.

Entre les créneaux de cette haute muraille apparaissent confusément des masses blanches dont l'œil ne fait qu'effleurer l'extrémité supérieure. Ce sont probablement quelques som-

metts de la chaîne du Pelvoux, qui atteignent et dépassent même quatre mille mètres. Dans l'intervalle que laissent entre elles les chaînes de Belledonne et des Sept-Laux, se dressent les hautes cimes des Grandes-Rousses. Enfin, plus au nord, la masse gigantesque du Mont-Blanc, qui semble grandir à mesure qu'on la voit de plus haut, ferme l'horizon avec une incomparable grandeur.

Nous jouissons silencieusement, je dirais presque religieusement, de cet émouvant spectacle, scrutant par la pensée ce monde sublime dont nous connaissons en partie les merveilles, et tandis que nos regards, errants sur les cimes et les vallées, retrouvent dans la plupart d'entre elles d'anciennes connaissances, nos souvenirs accourent en foule, et notre vie de montagnards, évoquée dans une vision rapide, nous apparaît tout entière avec ses émotions indicibles, ses joies inoubliables, ses grandeurs, ses bienfaits et aussi ses fatigues, ses terreurs et ses dangers. C'est ainsi que notre bonheur présente presque toujours des racines dans le passé.

Le soleil, dont le disque agrandi plonge déjà dans les brumes du couchant, nous avertit qu'il est temps de redescendre. Deux chemins se présentent à nous : l'un, évidemment plus court, descend au nord directement sur la Chartreuse par Valombrey ; mais une partie du parcours doit se faire par un couloir de rocher, une *cheminée*, comme on dit, taillée dans la muraille à pic dont nous occupons le sommet. Nous sommes nombreux, et l'aptitude de tous à se tirer d'affaire dans ces sortes de rochers ne nous paraît pas suffisamment établie pour que nous prenions la responsabilité de nous aventurer dans ce passage vertigineux.

En conséquence, nous adoptons le parti le plus sage : nous retournerons sur nos pas jusqu'à ce que nous trouvions un point propice pour redescendre sur la route du col de Portes, le plus près possible de notre destination. Cet itinéraire nous offre encore l'avantage d'accompagner plus longtemps nos amis de Grenoble obligés de nous quitter le soir même.

Nous redescendons le plus vite possible sur les chalets où nous avons dîné ; mais l'opération n'est pas sans quelque difficulté, surtout pour ceux qui n'ont pas de bons clous à leurs chaussures. Cette partie de la montagne est d'une raideur excessive, les rampes nous paraissent fort longues, et le gazon fin

et sec qui les recouvre est extraordinairement glissant. Les plus hardis ou les mieux exercés descendent rapidement et sans fatigue en réglant leur allure au moyen de la pointe de l'alpenstock piquée en terre, mais les timides choisissent une assiette plus solide, et, accroupis dans une attitude plus favorable au maintien de leur stabilité qu'à la conservation de leurs fonds de culottes, s'efforcent de suivre ce précepte du poète, qui semble avoir été écrit spécialement à leur intention :

Glissez, mortels, n'appuyez pas.

Ensuite nous traversons hâtivement les localités parcourues le matin en montant, et nous nous arrêtons seulement à la bifurcation du sentier où nous devons quitter nos amis de Grenoble.

La montagne de Chamechaude se dresse en face de nous à une petite distance, et sa face ouest, qu'elle nous présente illuminée par le soleil couchant, nous apparaît dans ses moindres détails. M. Ginet, qui a fait plusieurs fois l'ascension de ce pic depuis qu'il habite Grenoble, nous montre dans des éboulis, au pied d'un escarpement que l'on peut escalader et qui mène au sommet, la localité précise où il a récolté diverses plantes qui ne se trouvent ni à Charmant-Som, ni au Grand-Som. Parmi les plus rares citons :

Ranunculus Seguieri.

Erysimum ochroleucum.

Petrocallis pyrenaica.

Thlaspi rotundifolium.

en compagnie d'autres moins exclusives : *Linaria alpina*, *Silene bryoides*, *Pulsatilla alpina*, *Gentiana angustifolia*, etc.

Derrière ces rochers, mais sur la face orientale de la montagne de Chamechaude, se trouvent les belles prairies des Ermendras, peuplées de chalets, et qui forment aux mois de mai-juin un véritable tapis de fleurs. M. Ginet y a découvert plusieurs plantes intéressantes.

Enfin nous voilà tous réunis, c'est le moment des adieux. Les mains se serrent, des promesses de rendez-vous s'échangent, notre collègue M. Richard reçoit un dernier et énergique témoignage de reconnaissance et nos remerciements bien mérités ; puis les uns tournent à droite, nous à gauche en continuant notre rapide descente.

Dans une vaste prairie, que nous traversons sans ralentir notre allure, nous remarquons une belle colonie de *Gentiana*

lutea, *Trifolium badium*, *Campanula rhomboidalis*, vivant en société avec l'*Arnica montana* dont les larges calathides font de place en place, là où ils sont plus abondants, de grandes taches dorées. La station est à noter à cause de la présence de l'*Arnica*, espèce silicicole qui n'abonde pas dans les montagnes de la Chartreuse.

Ce dernier élan nous avait amenés sur la route et il n'y avait plus qu'à la suivre jusqu'au couvent. Mais fait-on jamais les choses comme il faudrait les faire ? Un petit chemin qui s'engage dans la traverse, et qui a l'air d'être la corde d'un arc décrit par la route, se présente à nos yeux. — C'est une *coursière*, dit une voix, — et aussitôt nous voilà trois ou quatre moutons de Panurge enfilant la *coursière*. — Dieux ! qu'elle fut longue, et que nous eûmes de peine à travers les ronces, les éboulis et les pierres mouvantes !

Nous trouvâmes cependant moyen d'en sortir et de regagner la route que nous avions si imprudemment abandonnée, en traversant une vaste prairie à moitié fauchée ; nous nous y engageons et, arrivés au sommet d'un talus, nous voyons en bas le propriétaire, qui nous regarde verser son foin et nous attend appuyé sur sa fourche avec des intentions mal définies.

Je m'empresse de le prévenir et de lui demander d'un air honnête si nous ne sommes pas égarés et à quelle distance nous sommes de la Grande-Chartreuse. Notre homme se montre plus débonnaire que son attitude ne le faisait prévoir, et il nous renseigne complaisamment et exactement, ne se servant de sa fourche que pour nous indiquer du geste un torrent dont le lit présentement à sec doit nous mener tout droit sur la route à suivre.

Le matin nous avions maudit la sécheresse au bord d'une source tarie, nous la bénissons ce soir au fond d'un torrent desséché, ce qui démontre bien une fois de plus la vanité de cet axiome étrange qui veut que les mêmes causes produisent les mêmes effets.

Rendus sages désormais par notre mésaventure, nous suivîmes servilement tous les contours de la route, jetant des regards méfiants sur les chemins qui venaient s'y amorcer à droite et à gauche.

Il était près de onze heures quand nous arrivâmes au couvent, où nous trouvâmes nombreuse compagnie. Toutes les

chambres étaient déjà occupées, et même les réfectoires avaient été transformés en dortoirs; des formes humaines immobiles gisaient çà et là sur les tables couvertes de matelas et aucune place ne restait disponible. Étions-nous donc menacés de coucher à la belle étoile? Enfin, après maintes allées et venues, on finit par trouver des couchettes dissimulées dans des placards, où nous pûmes goûter le repos que nous méritions si bien après cette longue journée de marche.

Le lendemain, le soleil était déjà haut dans le ciel quand nous arrivâmes au chalet de Bovinant. Malgré les fatigues de la veille, notre troupe était à peu près complète, et, chose mémorable, et qui, mieux que tous nos faits et gestes, mérite l'insertion dans nos *Annales*, c'est que nos deux vaillantes et gracieuses compagnes, qui nous avaient tenu tête durant toute la rude journée du Charmant-Som, se retrouvaient encore avec nous sur la route du Grand-Som. Pendant que notre ami Viviant-Morel explorait les alentours de Bovinant et franchissait la crête calcaire qui domine les deux versants de la montagne, nous prenions avec nos voyageuses le sentier pittoresque et commode qui conduit au sommet du pic, en côtoyant de très beaux précipices. Le récit de cette ascension a été fait plusieurs fois, et la liste des plantes qui s'y trouvent est imprimée tout au long dans divers numéros de notre *Bulletin*; quelques espèces y ont même fait l'objet d'une étude critique pleine d'intérêt.

Or, si, d'après un proverbe latin, les choses qui plaisent peuvent être répétées deux fois, nous pensons qu'il faut entendre par là qu'à la troisième redite elles seraient tout à fait fastidieuses. Et puis c'est plutôt en touristes que nous poursuivons l'excursion, et dans le but de compléter et de comparer nos impressions pittoresques sur les différentes cimes dont se compose le massif. Ainsi, au lieu de redescendre le Grand-Som par derrière, à travers les rochers et les gazons qui nous auraient procuré non seulement quelques espèces de plus, mais probablement aussi quelque bonne insolation, nous préférons revenir par le sentier agréable que nous avons pris en montant, ce qui marque bien un refroidissement, blâmable mais manifeste, du zèle botanique qui nous animait encore à ce moment.

En bas, nous retrouvons ceux de nos collègues qui ont herborisé dans les environs de Bovinant et qui nous font part de leurs récoltes; elles sont intéressantes sans doute, mais ajou-

tent peu de chose au contingent que nous a fourni, la veille, notre belle herborisation au Charmant-Som.

Citons cependant les plantes suivantes que nous n'y avons pas récoltées :

Gentiana punctata.	Achillea macrophylla.
Betonica Alopecuros.	Cerintho glabra.
Pinguicula alpina.	Astrantia minor.
Linum alpinum.	Epilobium trigonum.
Aronicum scorpioides.	

En revanche, le Charmant-Som nous a procuré quelques espèces que nous n'avons pas retrouvées au Grand-Som :

Allium victorale.	Pinguicula vulgaris.
Aconitum Anthora.	Arnica montana.
Erinus alpinus <i>flore albo.</i>	Sempervivum tectorum.
Orchis sambucinus.	Orchis albidus.
Anthyllis vulneraria <i>flore albo.</i>	

Et encore faut-il ne pas oublier que nous avons dû abandonner le Charmant-Som juste au moment où nous venions d'atteindre une localité extrêmement riche, dans laquelle nous avons trouvé en quelques minutes de nombreuses espèces rares. Que sera-ce si l'on reprend cette herborisation dans de meilleures conditions, c'est-à-dire en ménageant son temps de façon à passer au moins plusieurs heures sur le sommet du Charmant-Som et le long des pentes voisines ? C'est dans ces localités que M. l'abbé Boullu a récolté le rare *Potentilla delphinensis*, et M. l'abbé Fray nous a montré, il y a quelques années, venant du versant qui regarde la Grande-Chartreuse, le *Tozzia alpina*.

Mais, je le répète, pour faire une fructueuse herborisation en suivant cet itinéraire, qui est très long, il ne faut s'attarder, ni au lit le matin, ni en repas trop prolongés le long de la route. L'exploration des pentes qui entourent les chalets doit se faire un peu rapidement et de façon à permettre une investigation complète des rochers et gazons supérieurs.

Ainsi faite et favorisée par une température plus favorable que celle que nous avons eue cette année, cette excursion est l'une des plus fructueuses et des plus agréables que l'on puisse entreprendre dans le massif de la Grande-Chartreuse. Le Charmant-Som est accessible aux mulets jusqu'à deux cents mètres au-dessous du sommet, ce qui donne toutes facilités pour y conduire les provisions nécessaires et les mauvais marcheurs.

Je viens de faire allusion à la température peu favorable de l'année. Ceci mérite une explication. Il ne s'agit pas de la chaleur que nous avons supportée pendant notre excursion, mais bien du climat extraordinairement sec de l'été en 1884. C'est à cette sécheresse qu'il faut sans doute attribuer la disparition temporaire ou la non-floraison de quelques espèces qu'on a coutume de voir au Grand-Som, et notamment de *Gentiana nivalis*, *Dianthus caesius*, *Luzula spicata*, et de la curieuse forme d'*Oxytropis montana* que M. J.-B. Verlot croit être l'*O. Jacquini* Bunge (*O. montana* Gaud. non DC., *Astragalus montanus* Jacq. *Flora austriaca*, tab. 167). Je suis confirmé dans cette supposition par le témoignage d'un de nos collègues qui revient du Lautaret, et qui a trouvé, cette année, cette localité célèbre beaucoup moins riche que les années précédentes.

Quoique notre excursion ait été faite trop rapidement et pendant une saison extraordinairement sèche, néanmoins nous avons l'espoir que la liste des plantes observées par nous au Charmant-Som pourra être de quelque utilité aux botanistes qui seraient tentés de suivre nos traces. Ce qui nous fortifie dans cette pensée, c'est que les ouvrages concernant la Flore du massif de la Grande-Chartreuse donnent peu de détails sur la végétation de cette intéressante montagne (1).

Le Secrétaire,
J. NICOLAS.

(1) Ayant remarqué que plusieurs de nos collègues ont, pendant cette herborisation, récolté des plantes pour les transplanter dans leurs jardins, je crois qu'il est bon de faire remarquer que le mois de juillet est peu favorable à cette collecte, d'abord parce que, à cette époque, la végétation est en pleine activité et que les sucs des plantes sont surtout employés à la croissance des parties aériennes, ensuite parce que ces plantes ainsi arrachées on pleine sève sont immédiatement transportées dans une atmosphère chaude et desséchante qui rend la reprise très difficile. Le meilleur moment pour faire provision de plantes alpines en vue de la culture est l'automne, avant que la neige ait recouvert les sommets. Alors les fruits étant mûrs, les tiges se dessèchent et la vie se retire dans les parties souterraines où elle demeure à l'état latent jusqu'au printemps de l'année suivante. En outre, à l'automne on peut récolter des graines et, par elles, reproduire non seulement les plantes annuelles qui n'ont pas d'autre moyen de propagation, mais aussi bon nombre d'espèces vivaces. Enfin, au mois de septembre, le climat des plaines est moins funeste aux plantes montagnardes que pendant les ardeurs de l'été. Cependant, même au mois de juillet, on peut, au moyen de certaines précautions, faire avec succès quelques transplantations. Les plantes devront être empotées dans une terre légère, sableuse et bien drainée, puis placées au nord à l'ombre; les pots autant que possible enterrés dans le sable.